

Récit des événements d'août 1870

par Albert-Frédéric-Guillaume de Dietrich

Maire de Niederbronn

Dans notre annuaire 2006, nous avons publié le récit de Charles Matthis relatant comment il avait vécu à Niederbronn, la terrible journée du 6 août 1870 et les conséquences qui devaient fortement influencer sa destinée.

Nous avons retrouvé le témoignage d'un autre illustre Niederbronnais qui, lui aussi, fût non seulement spectateur mais acteur forcé de cette tragique période : Albert-Frédéric-Guillaume De DIETRICH, alors premier magistrat de Niederbronn¹.

Nous reproduisons son récit d'après une transcription dactylographiée² que nous devons à l'Association des Amis de la Société De Dietrich., avec son aimable autorisation.

J'étais maire de Niederbronn. Le Sous-préfet de Wissembourg, Mr HEPP, me télégraphie le 20 Juillet que l'état de guerre existe à partir du 18 entre la France et la Prusse et ses alliés qui portent les armes contre nous.

Le 19, le sous-intendant militaire de Haguenau me demande de lui faire connaître l'effectif des hommes et des chevaux de troupe d'infanterie qui se trouve à Niederbronn; il en a besoin pour assurer leur subsistance. Je lui répondis : nous n'avons pas de troupes ni ici ni aux environs.

La saison des eaux battait son plein à ce moment ; elle était très belle, les baigneurs partaient par tous les moyens possibles. Le 17, les de VIVES, les GEORGE, Mr JULIEN partent encore par le dernier train de voyageurs. Le jour, une batterie d'artillerie passe, puis des troupes.

Le 20, arrivent le 5e Hussard, 522 hommes et 511 chevaux, Mr de FLOGNY, colonel, FEMELIAN, lieutenant-colonel, de HAUTCHAMP et BADAN DERUSSI, commandants, DONCHAIN, capitaine faisant fonction de major, et le 12e Chasseurs, 516 chevaux et 511 hommes : de FUC, colonel, de la PORTE, lieutenant-colonel. Ces deux régiments campent dans l'avenue et à la promenade ; les chevaux rongent l'écorce des arbres. Monsieur de BERNIS, général de brigade, commande ces deux régiments, Mr de

PASSANAS, officier d'ordonnance et BISOIS, aide de camp.

Le 22, arrive une batterie d'artillerie qui campe au Schlössel ; le commandant GIRARDIN couche chez moi.

Le 25, escarmouche au Schurlenhof ; on ramène 2 soldats badois blessés, Mr de VILLIEZ et Mr de WECHMAR, officiers blessés, et Mr de WINSLOE qui meurt le soir. Mr de ZEPPELIN s'échappe en sautant par la fenêtre et se sauve sur le cheval du sous-officier français qui avait été tué dès le commencement de l'action. Le 26, je suivis les traces de Mr de ZEPPELIN, lequel passa par le Soultzthal, et à Steinbach demanda son chemin à un douanier français qui le lui indiqua très poliment.

Arrivée d'un régiment de Turcos avec le capitaine de NIEPORT qui avait été mon camarade de classe à Ste Barbe; il fut blessé à Frœschwiller et resta pendant des semaines chez le pasteur SIMON à Niederbronn.

Mon frère Eugène était parti pour Strasbourg comme capitaine de la Garde mobile 2e compagnie 5e bataillon ; Monsieur ABELHAUSER, notre agent pour les bois, était son lieutenant. Eugène m'avait laissé son cheval de selle.

Le 2 Août, le Maréchal de MAC-MAHON est allé à Reichshoffen inspecter la Division DUCROT qui s'y trouvait, campée sur les champs sur la route

¹ Au cours du 19^e siècle, la famille de Dietrich a souvent été à la tête de la municipalité de Niederbronn : Maximilien Frédéric Albert (1830-1835, 1848-1849, 1855-1858) ; Sigismond Jacques Eugène (1835-1848) ; Albert Frédéric Guillaume (1858-1861, 1867-1870) ; Edouard Frédéric de Turckheim (1877-1887). *Voir notes généalogiques à la fin de cet article.*

² Pour la commodité de la lecture, nous nous sommes permis d'ajouter quelques signes de ponctuation et de corriger certaines fautes de frappe.

de Fröschwiller.

Un jour, mon père proposa au Général de BERNIS de lui faire voir les environs qu'il ne connaissait absolument pas ; il le mena à Fröschwiller pour lui en faire remarquer la position stratégique. Pour couper au court, il voulut passer à travers champs et fit franchir à son cheval le fossé de la route. Le général ne put pas le suivre, il fut obligé de descendre de son cheval, le fit mener de l'autre côté du fossé par son ordonnance pour remonter dessus. Mon père qui nous raconta la chose, était scandalisé de voir un officier supérieur de cavalerie aussi peu cavalier.

Le 3, j'ai eu à dîner le capitaine FREYERMUTH du 45e de St-Quirin, dont j'avais fait la connaissance chez Monsieur CHEVAUDIER un jour que nous y chassions avec le Maréchal de MAC-MAHON : il avait fait la campagne d'Italie avec lui, et ils en ont parlé ensemble le soir à la maison forestière du Grossmann où nous avons campé pendant notre déplacement de chasse. Le capitaine FREYERMUTH fut blessé à Fröschwiller; il m'écrivit un mot pour que je le fasse prendre chez moi, mais lorsque je reçus son billet, il était déjà évacué sur l'Allemagne. Je le revis plus tard à St-Quirin à l'enterrement de Mr CHEVAUDIER ; il est mort depuis. Le même jour, j'eus à dîner le commandant CAILLOT.

Le 5, été à Fröschwiller voir la comtesse de DURCKHEIM qui y était seule avec ses deux fils, son mari étant à Metz avec l'empereur : il était inspecteur du télégraphe. La division DUCROT était campée sur le plateau en avant du château. Je conseillai à Mme de DURCKHEIM de faire porter sur son grenier des baquets avec de l'eau et de se réfugier dans les caves lorsque la bataille commencerait. Le Maréchal de MAC-MAHON descendait de cheval lorsque j'arrivai au château. On avait cru à une attaque de l'ennemi, des coups de fusil partant de tous les cotés. Les soldats avaient reçu l'ordre de charger leurs armes, et comme beaucoup d'entre eux n'en connaissaient pas le maniement, les chassapots partaient sans qu'ils le veuillent : c'était une fusillade continue.

Un jour le Général DUCROT, qui logeait au château de Reichshoffen, vint inspecter un régiment d'infanterie qui campait sur les hauteurs de Niederbronn de l'autre côté de la tranchée du chemin de fer; je l'accompagnai et lui conseillai d'envoyer son cheval sur la route d'Oberbronn, que c'est par là que nous redescendrions. Les soldats venaient de recevoir des couvertures de laine, une

pour deux hommes. Le Général se fâcha de ce qu'ils ne les coupaient pas en deux, mais les soldats préféraient se coucher à deux sous une couverture plutôt que d'en avoir chacun un morceau trop petit pour les couvrir, et ils avaient raison. Au lieu de redescendre par la route d'Oberbronn, nous descendîmes par le cimetière; j'envoyai chercher le cheval du général, et il arriva, avec le planton, un soldat d'infanterie, grimpé sur son dos. Le Général le fit descendre, lui appliqua quelques gifles et fit un tel scandale que tout le monde se mit aux fenêtres : la scène se passa vis-à-vis de la maison Wemélius.

Le 6 au matin, vers 8 heures, je rentrais pour déjeuner après avoir assisté à la mairie à la distribution des vivres, lorsque je fus accosté près de la gare par l'un des officiers d'ordonnance du général de BERNIS, qui me dit que le Maréchal de MAC-MAHON me chargeait de lui faire savoir s'il y avait des troupes ennemies à Lembach (à 2 km de Fröschwiller)³? L'officier se trompait, le Maréchal s'était adressé à mon père à Jaegerthal pour cela, et mon père s'était déjà acquitté de la commission. Je ne le savais pas; je répondis à l'officier que n'ayant personne à envoyer là-bas j'allais y aller moi-même. Je fis seller le cheval de mon frère et je pris le sentier qui mène à Dambach⁴ par la montagne. Arrivé à ce village, je vis trois uhlands qui arrivaient par la route, et voyant que l'un d'eux me désignait et se mettait à ma poursuite, je fis un crochet, j'entrai au petit Gebelsthal et je pris la direction de Steinbach.

Arrivé en vue de ce village je vis 7 uhlands sur la route; je longeais la forêt lorsque je vis un homme courir à travers les champs dans ma direction. C'était le garde champêtre qui venait m'avertir que de l'infanterie ennemie se trouvait au tournant de la montagne. La cavalerie, je m'en moquais : j'étais mieux monté qu'eux et je connaissais tous les sentiers de la montagne, mais avec l'infanterie il ne fallait plus plaisanter. D'ailleurs depuis plusieurs heures j'entendais le canon de Fröschwiller ; je pensais que le Maréchal n'avait plus besoin d'être renseigné. Je me dirigeai donc sur Jaegerthal par le Soulzthal. Arrivé au bas du Diebskopf j'entendis causer sur la hauteur; j'attachai mon cheval à un arbre et je montai la côte. De là on dominait tout le plateau de Fröschwiller et de Mattstall ; il pouvait être onze heures. Des gens qui étaient là, et un de nos gardes, me dirent que les Français se retiraient, que la bataille était perdue, ce qu'il était facile de voir les

³ En réalité, une dizaine de kilomètres

⁴ Dambacherweg ou Hardweg, aujourd'hui rue des Acacias

tirailleurs ennemis occupant déjà les champs de Frœschwiller et les batteries françaises avaient reculé ou étaient démontées; on voyait des rangées de sacs abandonnés et le village brûlait. J'en avais assez vu et je me dirigeai sur Jaegerthal. Un bataillon d'infanterie se retirait sur Niederbronn, et sur les champs du Langenacker je rencontrai encore des chasseurs de Vincennes. Je vis la division de FAILLY arriver par la vallée; elle avait mis la journée pour venir de Bitche; elle traversa la rivière pour se diriger sur Oberbronn. Des mitrailleuses étaient postées sur les hauteurs de la forge au-dessus de la carrière. Craignant que des obus allemands dirigés sur ces mitrailleuses ne tombent sur ma maison, je fis monter mes trois enfants avec leur précepteur Mr LINDNER à la ruine de la Wasenburg, leur disant d'y rester jusqu'à ce qu'on vienne les y chercher, et je me rendis à l'ambulance établie dans le magasin à bois situé entre ma maison et la gare⁵. Je rencontrai ma femme traînant à grande peine un artilleur français dont le sang jaillissait de la tête à chaque pas qu'il faisait. L'ambulance était pleine de blessés, tant sur les lits en planches que par terre.

Pendant que j'y étais, mon beau-frère⁶ Edouard de TURCKHEIM vint m'apporter une dépêche du Maréchal de MAC MAHON à peu près ainsi conçue :

"A sa Majesté l'Empereur à Metz. J'ai été attaqué aujourd'hui à Frœschwiller par des forces très supérieures. J'ai perdu la bataille et me retire à Saverne pour y reconstituer mon armée."

me chargeant d'envoyer cette dépêche à l'Empereur. Je trouvai près de l'étang un gendarme de la brigade de Niederbronn, encore monté ; je lui remis la dépêche.

Le Maréchal, suivant la partie de son armée en déroute qui se dirigeait sur Bitche, avait pris lui-même cette direction; il en fut arrêté à temps et Monsieur de TURCKHEIM, qu'on avait été chercher, le fit passer par la forge et chez moi avec ses affaires; on chercha dans les armoires de quoi leur donner à manger et à boire, et sur une feuille de papier écolier, le Maréchal écrivit la dépêche ci-dessus et un sauf-conduit pour celui qui la

⁵ On ne sait pas exactement où habitait Albert F.G. de Dietrich Mais d'après la description qui précède, on peut avancer que la maison se situait à proximité de l'usine de Niederbronn ; le magasin à bois abritant l'ambulance devait se trouver dans l'actuel chemin des Fraises. Il était encore existant au début des années 1970.

⁶ Edouard de Turckheim épousa en secondes noces en 1875, Frieda, la demi-sœur d'Albert F.G. de Dietrich. Ce qui établit que ce récit a été rédigé après 1875.

porterait. Monsieur de TURCKHEIM fit passer ces messieurs par mon jardin et les conduisit sur la route d'Oberbronn en passant sous le chemin de fer. L'armée en pleine déroute et dans un désordre indescriptible, fuyant l'ennemi, avait pris toutes les directions. Une partie s'était dirigée sur Haguenau et Strasbourg, une autre sur Bitche et le reste avait traversé la vallée à Reichshoffen pour aller du côté de Saverne. Des caissons d'artillerie et des fourgons de toute espèce étaient abandonnés au Frohret et au Sandholz, les conducteurs étaient partis sur les chevaux, ne trouvant plus de route devant eux.

Après avoir remis la dépêche au gendarme, je passai chez moi ; j'y trouvai notre petite sous-servante seule dans la maison aux prises avec un soldat français ayant un casque bavarois sur la tête et son chassepot à la main ; il disait qu'il avait tué ce bavarois lequel avait tué son frère, qu'il avait encore quatre cartouches, qu'il allait nous tuer, etc. etc. ; le pauvre diable était devenu fou. Je finis par le persuader que son régiment était tout près dans la vallée et je m'en débarrassai en le conduisant jusqu'à l'étang.

Je me rendis à l'ambulance ; des balles tombaient sur les tuiles du bâtiment, on entendait le canon ennemi tirer des hauteurs de Reichshoffen et le bruit strident des obus que les allemands envoyaient sur la route d'Oberbronn sur les derniers fuyards. J'allai du côté de la gare et je vis arriver des uhlands qui s'arrêtèrent à la porte de la crèche et s'apprêtaient à y entrer. Je me précipitai vers l'officier, et lui expliquai qu'il n'y avait là que des blessés, ce dont il s'assura. Ils me firent rentrer avec eux à Niederbronn, et je vis arriver l'infanterie bavaroise en bon ordre. Arrivé au bout du village un coup de feu partit de derrière une maison de la forge, tua un sous-officier bavarois, et toute la troupe rétrograda, et je fus obligé de les accompagner pour fouiller toutes les maisons situées sur la route ; de chacune ils prétendaient qu'on avait tiré et ils voulaient y mettre le feu ; j'eus de la peine à les en empêcher. Il était onze heures du soir, il faisait une chaleur accablante ; je finis par pouvoir m'esquiver, je rentrai chez moi et voyant que tout était tranquille à la forge, je montai à la Wasenburg pour y chercher mes enfants. Il faisait nuit noire, et j'eus de la peine à arriver jusqu'à la ruine. Dans la côte je trouvai deux chasseurs de Vincennes qui dormaient paisiblement ; un officier de Zouaves était monté avec son cheval arabe jusqu'à la ruine; on lui indiqua le chemin pour Oberbronn. Une vache et quelques paysans étaient là avec mes enfants qui dormaient enveloppés dans des couvertures que je leur avais

envoyées. Nous avions dans la petite chambre à coté du salon un officier, Mr de LALOBBE, sous-lieutenant au 2^e Zouaves, blessé au bras ; il resta chez nous jusqu'à fin Janvier, puis fut évacué sur Wurzburg où son père se trouvait déjà prisonnier.

Le lendemain de la bataille j'étais à Niederbronn arrêté dans la rue, lorsqu'un officier d'un régiment de chevaux légers bavaois qui passait, me demanda si ce n'était pas Niederbronn; je lui dis que oui, et si Mr de DIETRICH n'était pas maire; je lui dit que oui et que c'était moi, il me dit : "*Ich bin dein Vetter*"; c'était Bernard de STEIN. Le 8, mon beau-frère Louis de TANN, Luitpold et Max de STEIN passèrent chez nous.

A Reichshoffen il n'y a pas eu d'engagements; les malheureuses charges de cuirassiers ont eu lieu à Frœschwiller et à Morsbronn dans des conditions déplorables et n'ont servi à rien. Quelques jours avant la bataille, je trouvai de l'infanterie campée sur les champs de Neunhoffen contre la forêt qui domine le village. Je demande au Commandant s'il avait des sentinelles sur les chemins du coté de la Bavière, qu'il était à deux kilomètres de la frontière, Il me répondit que non, que ces sentinelles pourraient être enlevées !!!

Les zouaves et les turcos savaient se garder et ont fait quelques travaux au Buchwald et au Schmelzberg vis-à-vis des routes qui conduisaient à la frontière, mais qui n'ont servi à rien, l'ennemi ne s'étant pas avancé par là. A Frœschwiller le 2e Zouaves, à cheval sur la route de Woerth, avaient commencé à faire des fossés en avant du monument français; on les fit arrêter et on leur défendit de couper les arbres et les vignes qui les empêchaient de voir devant eux, de sorte qu'en beaucoup d'endroits, l'ennemi a pu arriver sans être vu et une fois à bonne portée de leurs armes, les Allemands tiraient juste tandis que les chassepots partaient trop haut : les Allemands s'en sont vite aperçus et s'approchaient tant qu'ils pouvaient.

Le 3 Août, j'avais reçu par l'intermédiaire du Sous-préfet de Wissembourg la dépêche suivante :

"Le Maréchal commandant le 1^{er} corps fait connaître que la division Bataille sous la direction du Général FROSSARD a enlevé hier matin Sarrebruck à 11 heures. L'Empereur et le prince impérial y ont assisté. Jolie affaire dans laquelle nos hommes ont fait preuve d'entrain et de vigueur."

Le capitaine de zouaves DESSIRIER, blessé à Frœschwiller fut soigné à Niederbronn; évacué sur

l'Allemagne, il se faufila a Haguenau entre les wagons, traversa la rivière à la nage et par Frœschwiller, la forêt de Niederbronn et Baerenthal rejoignait Bitche où il fut l'âme de la défense. Je le vis quelques années après à l'Elysée où il faisait partie de la maison militaire du Président GREVY.

Monsieur OUVRE, colonel au 2^e Zouaves, blessé à Frœschwiller, fut soigné chez Mr BRUNETON. Il regrettait bien d'avoir lancé une compagnie dans Woerth où l'ennemi, abrité dans les maisons, tua jusqu'au dernier de ses hommes.

Nous avons eu presque depuis le commencement de l'occupation, comme Etappen commandant, c'est-à-dire comme commandant de place ayant les pleins pouvoirs tant sur les habitants que sur les troupes de passage, le Major bavaois Alois Georges HANG. Il détestait les Prussiens et les Juifs; il avait par contre une grande vénération pour mon beau-frère Louis de TANN sous lequel il avait fait la campagne de 1866. Le soir il était souvent ivre, mais il a rendu de grands services à la commune en ne donnant pas suite, dans la mesure du possible, aux réquisitions des régiments qui passaient. Chaque soldat allemand avait droit à sept cigares par jour, introuvables à Niederbronn; il les achetait aux marchands allemands, pour la commune, et en faisait la distribution lorsque c'était absolument nécessaire. Il était très bon pour les pauvres et leur a souvent distribué de la viande de boeuf destinée à l'approvisionnement de l'armée. Par contre il volait où il pouvait; tous les quelques jours il faisait changer de l'argent au bureau contre des billets qu'il envoyait chez lui à Munich. Il avait fait saisir chez tous les habitants des environs les chevaux abandonnés par l'armée française; il les revendait par adjudication simulée ou de la main à la main et en empochait l'argent. C'est ainsi que mon fils Eugène et moi nous lui avons payé chacun 100 francs pour deux étalons arabes abandonnés à Mouterhouse par des zouaves. Leurs propriétaires, des officiers d'Afrique n'avaient pas pu rejoindre leurs régiments. C'étaient de bons et beaux chevaux; je me suis servi assez longtemps du mien, mais ayant passé du service des bois au bureau, je ne pus plus le monter assez souvent. Il engraisa, devint méchant et je fus obligé de le vendre.

Au moment du départ du Major HANG, au mois d'Avril, sur trois tonneaux de vin du Palatinat qu'il avait fait déposer dans ma cave pour la distribution aux troupes, il en restait un de 400 litres. Il

voulut me le céder à bas prix, me proposa de le garder pour moi et de lui en donner 100 bouteilles. Je refusai encore et j'eus beaucoup de peine à lui faire sortir ce tonneau de ma cave.

Dès le commencement de l'occupation les particuliers avaient été soumis de livrer toutes leurs armes à feu et leurs munitions et de les déposer à la mairie. Le Major m'avait autorisé à garder les miennes et je lui en avais donné la nomenclature exacte. Il m'avait même donné l'autorisation d'aller à la chasse aux sangliers dont nous avions beaucoup cette année là. Un beau jour l'ordre fut donné d'envoyer toutes les armes à Rastadt. Je les fis mettre devant moi dans de fortes caisses en bois cerclées et clouées avec des nomenclatures exactes de leur contenu. Lorsqu'elles revinrent quelques mois après, les caisses furent forcées à la gare même et toutes les meilleures armes et les munitions furent volées par les officiers, presque tous bavarois, qui se trouvaient à Niederbronn à ce moment là ; on pourrait citer leurs noms. Il y en avait pour 25.000 frs ; toutes mes réclamations ne servirent à rien et jamais on n'en entendit plus parler.

Un officier bavarois m'offrit un jour 10 selles anglaises toutes neuves à 10 frs pièce.

Le chassepot était un fusil d'une très grande portée : la balle forçait dans les rainures sur la moitié de sa longueur, avait 16 mm de longueur, 12 mm de diamètre et pesait 85 gr. Elle était assujettie à une cartouche mouvante de soie à la base de laquelle se trouvait une capsule; la charge de poudre noire était de 5 gr. Une longue aiguille engagée dans la pièce mouvante de la batterie mettait le feu à cette capsule. Pour mettre le fusil au cran du repos il fallait retirer l'aiguille dans sa gaine puis mettre la pièce mouvante dans un autre cran. Si on ne faisait pas très attention à cette manoeuvre, le coup partait, ce qui m'est arrivé à moi-même dans ma chambre. Le fusil étant armé et chargé, si on posait violemment la crosse par terre, la cartouche retombait sur l'aiguille et le coup partait.

Les mitrailleuses ressemblaient en tout à des pièces d'artillerie de campagne de ce temps là. Elles n'avaient qu'une portée de 600 mètres, elles exigeaient des attelages et des caissons comme les pièces d'artillerie et étaient visibles de loin. L'artillerie allemande avait reçu l'ordre de les démolir partout où elles se montraient. La cartouche en carton était d'une longueur de 115 mm, la balle pesait 50 gr. et avait un diamètre de 17 mm. La cartouche était chargée de rondelles de poudre noire comprimée.

Le fusil à aiguille prussien était de gros calibre, mais la balle, en olive, n'avait que 16 mm de diamètre au milieu et pesait 32gr. Elle était engagée dans un cylindre creux en carton dur qui lui forçait dans les rainures et portait un disque de fulminante. L'aiguille traversait la charge de poudre pour arriver à la fulminante. Ce fusil tirait très juste aux petites distances et les Prussiens ne savaient que trop bien s'en servir.

Le fusil dit à tabatière dont était armée la garde mobile était un ancien fusil à capsule à gros calibre transformé en culasse mobile. Je n'en ai jamais eu entre les mains, on dit qu'il crachait et repoussait.

Après la bataille de Frœschwiller on ramassait des chassepots de tous les côtés et des munitions également. On en fit transformer en carabines de chasses très bonnes et agréables.

Le fusil Gras n'avait pas beaucoup plus de précision que le chassepot; j'en fis moi-même l'expérience à un tir à Lons-le-Saunier où j'avais été invité par Mr BARTHOLDI à l'inauguration de sa statue de Rouget de l'Isle. On avait à sa disposition des fusils gras et des carabines suisses. Avec le fusil Gras, malgré toute ma persévérance, je n'arrivais que rarement à toucher à 200m une cible ovale et jamais je ne pouvais dire où se trouvait ma balle, tandis qu'avec le fusil suisse je savais toujours où j'avais mis ma balle et si j'avais eu le temps de compléter mes séries ; j'aurais eu l'un des premiers prix.

J'étais obligé d'assister à un banquet où je vis et j'entendis le célèbre Pasteur, un enfant du pays.

J'avais fait construire dans la cave de mon habitation, à la forge, un calorifère voûté et y avais mis notre argenterie et un sac de farine. Une femme de la forge nous fit du pain. A Niederbronn, pendant plusieurs jours après la bataille, on ne trouvait plus rien à manger et ce fut une joie pour nous lorsque les marchands allemands nous apportèrent du fromage.

Le 7 je reçus un billet du Comte de LEUSSE à Reichshoffen me disant : *"J'ai 600 blessés au moins et rien pour les nourrir. Si vous êtes mieux fourni que moi, pouvez-vous m'envoyer quelque chose."* Nous en avions bien plus encore et étions logés à la même enseigne.

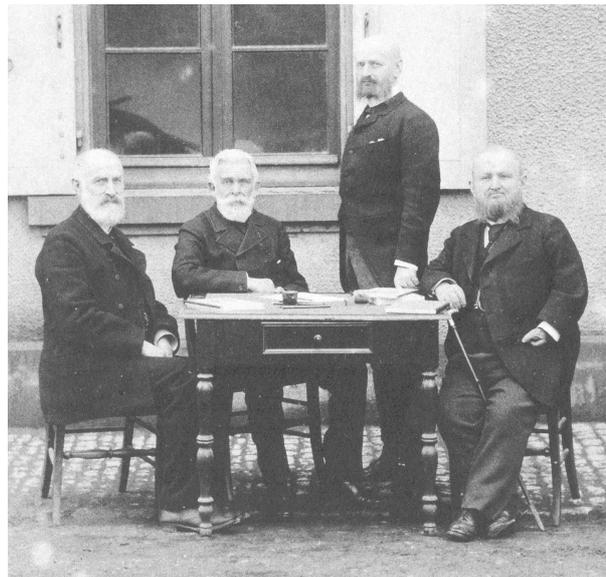
Plusieurs jours seulement après la bataille, j'obtins la permission d'aller à cheval à Frœschwiller voir ce qu'était devenue la Comtesse de DURCKHEIM. Le château n'avait pas brûlé

mais était criblé de boulets. J'y arrivais au moment où un intendant français et un médecin militaire se disputaient à propos d'un quartier de boeuf; l'un disant qu'il lui appartenait, l'autre qu'il en avait besoin pour ses blessés. La Comtesse de DURCKHEIM venait d'être insultée par l'un des deux parce qu'il n'avait pas eu de verre à pied à table. Dans la cour, des chirurgiens wurtembergeois pansaient leurs blessés tandis que les nôtres, entassés sous un hangar, manquaient de tout. Plusieurs chirurgiens français s'étaient arrêtés à Niederbronn; c'étaient des jeunes gens dont on ne put rien faire ; on les renvoya le plus vite possible par la Suisse. Un Feldspital bavarois qui vint s'installer à Niederbronn soigna nos blessés; parmi eux s'en trouvaient connus de Sophie. Ils recevaient de Munich toute espèce d'approvisionnements dont le Feldprediger VOLK Stadtvicar qui logeait chez nous avait sa part, dont nous profitons aussi.

Quelques jours après la bataille on afficha la proclamation suivante : *"Par ordre du général en chef commandant l'armée allemande du Sud, les départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin sont déclarés en état de guerre. En conséquence tous les habitants civils, attrapés l'arme à la main, seront fusillés. Signé : Le Gouverneur de la forteresse de Rastatt : WAAG Lieutenant Général."*

Niederbronn eut jusqu'à la conclusion de la paix beaucoup à souffrir par le fait de son voisinage du fort de Bitche que les Allemands ne purent prendre. Un régiment bavarois et un régiment prussien se relayaient tous les huit jours pour cerner le fort et entre-temps étaient logés à Niederbronn. Mes chevaux avaient été réquisitionnés dès le commencement pour faire le service de la poste de Niederbronn à Wissembourg ce qui fait qu'ils ne furent pas pris pour faire des transports dans l'intérieur de la France d'où beaucoup d'équipages ne revinrent plus. Je vendis le cheval d'Eugène à un officier d'intendance allemand et je lui envoyai l'argent à Gloglau où il était prisonnier.

Quelques repères généalogiques :



Les quatre gérants associés en 1892

(De Dietrich, le tricentenaire, Editions de la Nuée-Bleue)

De gauche à droite :

Albert de Dietrich , le narrateur du présent récit :

C'était le chef de famille (il portait des éperons d'or lorsqu'il montait à cheval). Il s'occupait des forêts.

Edouard de Turckheim: Ancien officier de marine (guerre de Crimée), il était responsable des finances. Il était surnommé « le chef ».

Beau-frère des trois autres gérants depuis son mariage avec Frieda, sœur de Eugène et Charles (voir note ⁶).

Eugène de Dietrich : Le patron en puissance. Plus spécialement responsable des ateliers de Reichshoffen, c'est lui qui fut à l'origine de la période « automobile » chez de Dietrich.

Il était le jeune demi-frère d'Albert, leur père Maximilien-Frédéric-Albert s'étant remarié avec Adélaïde de Stein, la sœur de sa première épouse Octavie de Stein, décédée à 38 ans.

Charles de Dietrich : Frère d'Eugène et de Frieda, l'épouse d'Edouard de Turckheim. Il était le père de la théologienne Suzanne de Dietrich.

Ainsi les quatre gérants étaient-ils tous frères ou beaux-frères, Albert, Eugène et Charles de Dietrich étant tous trois les fils de Maximilien-Frédéric-Albert et par conséquent les petits-fils de l'emblématique Amélie-Louise de Berckheim, sa mère.